

CLAUDE SEIGNOLLE

LES ÉVANGILES  
DU  
DIABLE



LE GRAND  
ET  
LE PETIT ALBERT

BOUQUINS

ROBERT LAFFONT

CLAUDE SEIGNOLLE

LES ÉVANGILES  
DU  
DIABLE

SELON LA CROYANCE POPULAIRE

LE GRAND  
ET  
LE PETIT ALBERT

ÉDITION ÉTABLIE PAR  
FRANCIS LACASSIN



ROBERT LAFFONT

© Éditions G.-P. Maisonneuve et Larose, 1994, pour *Les Évangiles du Diable*.

© Éditions Belfond, 1970, pour *Le Grand et Le Petit Albert*.

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1998, pour la présente édition.

ISBN : 2-221-08508-6

## INTRODUCTION

*Claude Seignolle*

ou le Viollet-le-Duc des châteaux de la peur  
*par Francis Lacassin*

Que serait-il advenu si Adam n'avait pas croqué la pomme ?

Le monde aurait-il été privé, par caducité, de la présence du Diable, la sagesse d'Ève ou l'inappétence d'Adam ayant pour effet de renvoyer au néant un épouvantail défraîchi avant d'avoir servi — et donc incapable de devenir l'instrument complaisant du malheur des hommes ?

Le Diable y perdrait son rôle d'éboueur de Dieu, d'exécuteur de ses basses œuvres, de serviteur promis au pardon à la fin des temps pour le zèle apporté à une mission ingrate. Ou, au contraire, les poètes ne pourraient plus plaindre en lui un Prométhée foudroyé, victime d'une haute vengeance, jeté dans les abysses pour avoir voulu émanciper l'homme en partageant avec lui la Connaissance. Mais il faut se méfier des absences plus que des apparences : selon Baudelaire, la plus grande ruse du Diable est de nous faire croire qu'il n'existe pas. Pomme croquée ou pas, à l'abri de sa prétendue inexistence, il pourrait bien profiter de la mort de Dieu, dont Nietzsche persuada les hommes, pour prendre les commandes à sa place.

Imaginer un autre commencement des temps, c'est ouvrir un abîme de spéculations et conjectures aussi infini que celui exploré par l'eschatologie ou science des fins dernières. J'en retiendrai seulement une très personnelle. Si Ève n'avait pas poussé Adam à croquer la pomme, je n'aurais jamais rencontré l'évangéliste du Diable, Claude Seignolle.

Le petit goûter à l'ombre de l'arbre d'Éden a fait du Diable le complément obligé de l'homme, le miroir obscur de ses désirs inavoués. Miroir parlant qui fascine et effraie, et que l'homme traverse souvent avec le vain espoir de revenir en arrière. Le goûter d'Éden inaugure une longue série de rapports ambigus au long des siècles entre le corrompueur irrésistible et une race d'hommes en rupture de conformisme, et en quête d'un autre devenir. C'est le point de départ d'un réseau enchevêtré de relations suicidaires et délicieuses, de séductions navrées, de parties

de dupes à l'enjeu terrifiant, d'interrogations inspirées par une secrète sympathie; comme celle dont je fus le témoin et l'acteur, à Paris, au début de l'an 1961 après Jésus-Christ. C'était dans une boutique de la rue du Cherche-Midi au nom à tonalité satanique : le Terrain Vague.

Cette librairie, de surface modeste et d'importance considérable — elle inspirera un jour des thèses savantes et respectueuses —, devait son enseigne provocatrice à André Breton : elle n'était autre que la traduction française du nom flamand de son propriétaire : Losfeld, Éric Losfeld. Sa boutique était le lieu de rencontre de tous les esprits curieux de Paris.

Grand admirateur des surréalistes dont il éditait les œuvres et les revues, Losfeld s'intéressait aussi bien à l'érotisme, au cinéma, au fantastique et à la science-fiction. Il venait de publier, avec une iconographie somptueuse, un album de Jean Bouillet sur le mythe de la Belle et la Bête; et un autre d'Ado Kyrrou consacré à *L'Amour et l'érotisme au cinéma*. Un essai de Jacques Sternberg, *Une succursale du fantastique nommée science-fiction*, voisinait à son catalogue avec la traduction du latin d'un petit traité de la Renaissance sur *Les Procès de sodomie et la bestialité*. Sans oublier des ouvrages de fiction comme *Le Rond des sorcières*, *Le Diable en sabots* et un curieux roman fantastique contemporain : *Le Bahut noir*.

En survenant ce matin-là, je ne fus pas surpris de constater que le Diable et la sorcellerie inspiraient la conversation entre Éric Losfeld et un de ses familiers inconnu de moi. Un pardessus mastic, serré à la taille par une ceinture négligemment nouée, soulignait l'allure sportive d'une élégante quarantaine. Un front dégarni, entouré de cheveux ras, surmontait un regard pétillant et fureteur. Une fine moustache à la Clark Gable précédait une bouche en perpétuel mouvement. D'une voix chaude et persuasive, il vantait à Losfeld les mérites d'un grand album en cartonnage noir qu'il portait cavalièrement sous le bras — il l'avait déniché une demi-heure plus tôt chez un bouquiniste du quartier — *Le Musée des sorcières* de Grillot de Givry. Des *Procès de sodomie*, la conversation rebondit sur un ouvrage latin de la même époque : le *Malleus Maleficarum*, dont l'unique traduction française, *Le Marteau des sorcières*, était alors introuvable.

La vue du rarissime ouvrage de Grillot de Givry, paru quelques semaines avant la mort de son auteur en 1929, et le sujet de la conversation m'incitaient à épier celle-ci tout en feignant de contempler les nouveautés étalées sur la table centrale. Attitude hypocrite qui ne trompa pas le maître des lieux. Volontiers marieur d'amitiés et sachant que je préparais un film de court-métrage sur l'iconographe de *Satan mon prochain*, il m'interpella : « Venez donc que je vous présente à un grand ami du Diable : Claude Seignolle... » L'auteur du *Bahut noir*, du *Diable en sabots* et du *Rond des sorcières* dévorés par moi dès leur parution ! Ainsi commença une amitié, inaltérée depuis trente-sept ans. Trente-sept

ans pendant lesquels j'ai vu Claude Seignolle s'affirmer peu à peu comme le premier des auteurs fantastiques français de l'après-guerre, et l'un des trois ou quatre conteurs les plus originaux du genre depuis le début du siècle.

En ces premiers jours de 1961, Seignolle n'avait pas encore publié le monument ethnographique représenté par *Les Évangiles du Diable*. Il jouissait déjà d'une solide réputation mais limitée au milieu des arts et traditions populaires. En tant qu'auteur de fiction, à l'aube de sa carrière, il n'était connu que des fidèles du Terrain Vague. Il avait bien à son actif, en 1961, cinq romans fantastiques ; mais c'est la publication de ses contes brefs, en volumes de poche, qui allait lui procurer cinq ans plus tard une célébrité longuement méritée.

Sa carrière d'écrivain fantastique découle de son activité ethnographique, le Diable assurant la transition de l'une à l'autre. Et pourtant, ni la collecte des traditions populaires, ni la littérature d'imagination n'ont constitué l'une de ces vocations impérieuses qui aiguillonnent les adolescents et font le désespoir de leur famille.

Il était permis de croire le contraire car, né le 25 juin 1917 à Périgueux, Claude Seignolle a eu la chance de connaître une « enfance sorcière » grâce à une grand-mère qui l'avait recueilli avec sa mère, les hommes de la famille étant occupés à faire la guerre. L'une des images inoubliables de sa petite enfance est la marque du Diable que lui montra la vieille dame. Dans l'écorce d'un chêne, on distinguait l'empreinte de la main laissée par le prince des ténèbres à la faveur d'un sabbat local. Grand-mère Augusta possédait également un stock d'histoires terrifiantes qu'elle tenait de sa propre mère. Certaines seront transcrites par son petit-fils, en 1946, dans les *Contes populaires de Guyenne* collectés auprès d'autres aïeules. Or, bien loin de vouloir commencer cette collecte, le petit Claude est attiré par des vestiges plus matériels et plus palpables du passé : les ruines. Il n'y a certes pas d'antinomie entre ces deux approches du passé. « Les ruines font vivre les contes et les contes le leur rendent<sup>1</sup> », a écrit Victor Hugo.

Le choc qui va d'abord lui faire privilégier la pierre au détriment de la tradition orale, le garçonnet l'a reçu dès l'âge de six ans dans les caves du château l'Évêque, près de Périgueux, où l'avait conduit son père. Il restera marqué par la vision d'une oubliette profonde de dix mètres, où des torches de journaux enflammés révèlent, en tombant dans le vide, des dizaines de squelettes de soldats anglais de la guerre de Cent Ans. « Atroce et merveilleux tableau que cette oubliette aux Anglais, germe de plusieurs nuits de cauchemars, mais humus des plus féconds dans lequel mon imagination désormais se planta et poussa<sup>2</sup>. » Voilà pourquoi, au

1. Victor Hugo, *Le Rhin*, 1842.

2. Claude Seignolle, *Une enfance sorcière*.

lieu d'explorer l'âme populaire, comme on pouvait l'attendre d'un futur ethnographe, il fouillera la terre. Dès qu'il pourra.

Ce sera sept ans plus tard. A Châtenay-Malabry, aux portes de Paris, où ses parents ont émigré. La proximité permet à l'adolescent de treize ans de suivre assidûment, à la Sorbonne, les séances mensuelles de la Société préhistorique française. Elles l'encouragent à passer aux actes. Prospectant à la pioche tous les périmètres propices, il a la chance de faire un certain nombre de découvertes qu'il retracera dix ans plus tard, en 1945, dans *Les Fouilles de Châtenay et Robinson*. Mais chaque trouvaille lui inspire sur-le-champ une communication verbale à la Société préhistorique française. Malgré ses culottes courtes, il y sera reçu comme membre, présenté par deux personnes illustres qui ont flairé le jeune prodige : l'abbé Breuil et le père Teilhard de Chardin.

Ils n'empêcheront pas la carrière de leur protégé de connaître un radical changement d'aiguillage. Sous l'influence d'un personnage appelé à devenir le maître français du folklore : Arnold Van Gennep (1873-1957). Auteur du *Folklore de la Savoie* (1916), il assure deux fois par mois dans le *Mercure de France* la chronique de l'ethnographie et des religions. Au moment de sa rencontre avec le jeune Seignolle, il a en chantier cinq gros volumes consacrés au *Folklore du Dauphiné, de la Bourgogne, de la Flandre et du Hainaut*. Échelonnées de 1932 à 1935, ces publications sont les prémisses du futur *Manuel de folklore français contemporain*<sup>1</sup> (1938-1958). Vers 1932, le jeune Seignolle apprend que ce « savant », s'intéressant comme lui au passé, habite non loin, à Bourgl-Reine. Autant par curiosité que dans l'espoir de conseils, il va frapper à la porte du pavillon où le maître vit, environné de dizaines de milliers de fiches de couleur blanche, bleue et jaune, soigneusement rangées dans des cartons à chaussures.

Impressionné par la précocité de ce gamin de quinze ans, et par sa fraîcheur enthousiaste, Van Gennep lui déclare qu'il le considère désormais comme son neveu. Il lui donnera sans cesse ce titre dans ses lettres et leurs conversations, lui disant parfois à certaines visites : « Laissez-moi finir ce chapitre. En attendant, allez donc questionner quelques maraîchers là et là. » Tout en le félicitant pour ses découvertes archéologiques, Van Gennep le convainc qu'il y a une autre façon, beaucoup plus urgente, de reconstituer le passé. « Les pierres que vous déterrez avec passion seront encore là dans mille ans. Par contre, chaque jour, des vieux meurent dans les campagnes. Et les traditions, les légendes, les secrets dont ils sont les dépositaires disparaissent avec eux. Déplacez donc votre curiosité vers ces reliques périssables. »

Et voilà comment, aiguillonné par l'homme qui sera pendant près de trente ans son guide, son modèle et son gourou, Claude Seignolle pose la

1. A paraître en 1998 et 1999 dans la collection « Bouquins ».

pioche pour se lancer dans le sauvetage d'un folklore menacé par l'urbanisation et par la contamination des provinces voisines : le folklore du Hurepoix, territoire couvrant les anciens départements de la Seine et de la Seine-et-Oise. Son enquête inaugurale a pour cible une vieille femme de Verrières-le-Buisson, spécialisée dans la guérison des orgelets.

Pour la première fois, il va appliquer sur le terrain les principes que lui a inculqués Van Gennep. La qualité *sine qua non* de l'enquêteur est de savoir mettre en confiance l'interlocuteur. Il doit sans cesse avoir à l'esprit que celui-ci n'a aucune raison de transmettre son savoir ou ses secrets à un inconnu. Lequel survient souvent à un moment inopportun.

Pour la circonstance, le gamin s'est inventé une mère sujette à de fréquents orgelets ; et, de plus, âgée et à demi impotente. Ce qui l'empêche de venir consulter elle-même la guérisseuse. Celle-ci se laisse apitoyer par les culottes courtes et par l'affliction de son visiteur. Elle lui montre, gestes et paroles à l'appui, le rituel destiné à soulager sa mère souffrante.

C'est un exploit : les guérisseurs n'aiment pas dévoiler leurs secrets aux personnes non concernées. Van Gennep félicite son « neveu » pour l'à-propos dont il a fait preuve et l'incite à persévérer en insistant encore sur l'urgence de sa mission. Claude fait alors appel à son jeune frère Jacques pour l'aider à réunir les matériaux du *Folklore du Hurepoix*, paru en 1937 chez Maisonneuve dans la collection « Contribution au folklore de France » que dirige Van Gennep.

C'est le premier des huit ouvrages par lesquels Claude Seignolle s'est employé à reconstituer la mémoire des traditions de la France profonde : *En Sologne* (1945), *Contes populaires de Guyenne* (1946), *Le Diable dans la tradition populaire de Guyenne* (1959), *Le Folklore du Languedoc* (1960), *Le Folklore de la Provence* (1963), *Les Évangiles du Diable selon la croyance populaire* (1964), *Le Berry traditionnel* (1969). Le plus original des huit, sinon le plus inattendu, est celui consacré au Hurepoix. Il démontre qu'en dépit des fortes immigrations provinciales, les deux départements possédaient encore, avant 1939, leurs propres traditions. Surtout, c'est la révélation que le merveilleux commence aux portes mêmes de Paris : à Bourg-la-Reine, comme à Verrières-le-Buisson. Chacun de ces ouvrages est composé selon les structures observées par Arnold Van Gennep.

Une première partie : « Du berceau à la tombe », recense les rites, coutumes, interdictions, chansons, comptines, offrandes liées : à la naissance, au baptême et aux relevailles, à l'enfance et l'adolescence, aux fiançailles, au mariage, à la mort.

Une deuxième partie s'intéresse aux fêtes saisonnières (« Cérémonies périodiques, cycliques et saisonnières ») et aux agapes, jeux, offrandes et interdictions qui les accompagnent : carême, mardi gras, cycle de Pâques, mai, Pentecôte, feux de la Saint-Jean, Noël, jour de l'an, chandeleur.

Une troisième partie est consacrée au folklore de la nature (vendanges,

moissons, pluie, foudre, sécheresse, lune, soleil, animaux) et aux croyances populaires (contes, légendes, magie, superstitions inspirées par un rocher, une fontaine, un arbre...).

Toutes ces coutumes et croyances varient d'une province à l'autre ; et aussi, à l'intérieur d'une même province, d'un village à l'autre. C'est dire l'abondance et la variété des matériaux dont une modeste partie est disponible sous forme de monographies et bulletins locaux, le reste dépendant de sources orales sans cesse menacées de tarissement.

Avant de rassembler les matériaux de ses propres ouvrages, Seignolle s'est fait, dès l'âge de quinze ans, l'enquêteur de Van Gennep. A chacune de ses vacances, au moindre moment de loisir, puis à temps complet, il parcourt les campagnes à bicyclette et sac au dos. Il est muni d'un questionnaire minutieux dans lequel Van Gennep a prévu tous les cas de figure. « J'étais son appareil enregistreur », dit modestement Seignolle. Les matériaux recueillis ainsi sur le terrain sont destinés à compléter ceux déjà réunis par le maître et seront intégrés à son *Manuel de folklore français contemporain* dont la publication s'étalera de 1937 à 1958. Publication inachevée : l'auteur n'a eu le temps de rédiger que le corpus « Du berceau à la tombe », et les « Cérémonies périodiques, cycliques et saisonnières ». La partie « Folklore de la nature et croyances populaires » n'existe qu'à l'état de squelette : plans détaillés et notes correspondant à chacune de ses divisions.

Arrivé sur le terrain, Seignolle rend visite à un correspondant recruté par le maître lors de ses propres enquêtes ou qu'il a repéré à la lecture de monographies ou de bulletins de sociétés locales. Dans la quasi-totalité des cas, pour le jeune enquêteur, c'est le plongeon dans l'inconnu. A lui de trouver un interlocuteur valable ou, à défaut, la première personne venue. En se souvenant qu'il faut le mettre en confiance et l'amener à parler alors qu'il n'en a pas envie ou qu'on le dérange en plein travail.

Là encore, Seignolle applique la méthode dont Van Gennep lui a fait la démonstration.

Se trouvant un jour ensemble dans la vallée de l'Orge, ils abordèrent un cultivateur dans son champ. Une fois le contact établi à la faveur des habituelles considérations météorologiques ou d'interrogations sur la nature et l'abondance des récoltes, Van Gennep posa trois types de questions : fait-on encore des feux de la Saint-Jean ? Comment se déroulent ils ? Y a-t-il des danses et chansons autour des feux ? Ceux qui sautent le plus loin par-dessus les braises sont-ils voués à se marier dans l'année ? On en vint ensuite à d'autres fêtes saisonnières : à Pâques, lance-t-on les œufs durs selon la méthode de la « roulée » ou des « paquerets » ? L'idéal est que d'autres personnes se mêlent à la conversation pour l'enrichir de précisions.

Le climat de confiance étant établi intervient la deuxième question, plus délicate et touchant à l'intimité des croyances : y a-t-il un guérisseur ?

La troisième question ne peut intervenir qu'après un délai convenable et si les circonstances sont favorables. Par exemple, lorsque l'interlocuteur a invité l'enquêteur à avaler une assiettée de soupe ou un verre de tord-boyaux de fabrication maison : y a-t-il un sorcier ? Après s'être enquis des spécialités de l'un et de l'autre, il reste à les rencontrer et à les faire parler ; ou, à défaut, faire parler certains de leurs clients. L'enquêteur doit avoir en mémoire son questionnaire dans le moindre détail, ne jamais lire un papier. Si possible, ne pas prendre de notes, afin de conserver à la conversation un côté informel et amical, sous peine de provoquer des réticences.

On le voit, pour réussir comme enquêteur, il faut avoir l'art du contact et la faculté de sympathie. Seignolle ne manquait ni de l'un ni de l'autre. La moisson qu'il a engrangée allait au-delà des besoins de Van Gennep. Après que ce dernier eut inséré sous forme de synthèses les informations de Seignolle dans son *Manuel*, son enquêteur a pu utiliser l'intégralité des matériaux dans ses propres ouvrages sur la Sologne, le Berry, la Guyenne, le Languedoc et la Provence. Le corpus le plus important rassemblé par Seignolle concerne le domaine pour lequel Van Gennep lui avait laissé la bride sur le cou. Passionné par les rites du berceau à la tombe et les fêtes saisonnières, Van Gennep n'était guère intéressé par les croyances et superstitions faisant intervenir la sorcellerie et le Diable. « C'était son côté protestant », explique Seignolle. Du monceau de matériaux devenu *Les Évangiles du Diable*, Van Gennep comptait tirer des informations substantielles mais la mort ne lui a pas laissé le temps de l'écrire et Seignolle s'est résigné en 1964 à publier sa récolte sulfureuse sous le titre *Les Évangiles du Diable selon la croyance populaire*. Une partie de cet ouvrage limitée à la Guyenne avait paru en 1959 ; le succès qu'il a obtenu a convaincu l'auteur qu'un ouvrage beaucoup plus vaste avait une chance de trouver un public.

S'il avait utilisé l'intégralité des matériaux collectés par Seignolle, Van Gennep aurait dû ajouter à son *Manuel*, au risque de le déséquilibrer, au moins un volume aux huit qu'il comporte déjà. Au-delà de sa dimension imposante, le recueil des *Évangiles* a la même ambition monumentale et exhaustive que le *Manuel de folklore français contemporain* : constituer une somme, mais dans un domaine particulier. C'est en effet la somme la plus complète quant au rôle de l'esprit du mal dans la vie quotidienne de la France profonde.

Le Diable a souvent inspiré les romanciers et poètes mais ils réduisent généralement son rôle à une intervention anecdotique dans le destin individuel d'un personnage. Aucun roman n'a retracé la totalité des interventions du Diable dans la continuité de l'espèce humaine. Le romancier ou le poète s'inscrit dans une perspective esthétique conçue à l'usage d'une élite. La mise en scène du Diable par l'artiste procède

d'une imagination individuelle et non d'une réalité collective ou — si l'on préfère — d'un inconscient collectif.

Bien des ethnographes ont pris en compte le rôle du Diable dans leurs monographies, mais toujours dans un cadre régional précis ou fragmentaire. Avant Seignolle, personne n'avait osé rassembler ces fragments et anecdotes pour les structurer dans un corpus cohérent et exhaustif, à l'échelle de la France entière.

Pour réaliser cette ambition encyclopédique, Seignolle a donc complété le fruit de ses enquêtes sur le terrain par un recours aux trésors oubliés des sources imprimées... et enfouies. Il a procédé à un dépouillement systématique de tous les ouvrages ethnographiques jusqu'aux plus humbles bulletins locaux, almanachs susceptibles de traiter, même de façon parcellaire, son sujet. De *La Chronique scandaleuse* (1668) de Claude Le Petit au copieux *Folklore de France* de Paul Sébillot, en passant par le livre du chevalier de La Tour Landry, *Les Chants armoricains* (1831) de Boucher de Perthes, *L'Inventaire des mégalithes d'Ille-et-Vilaine, Les Roches à bassin de la Haute-Loire*, les monographies consacrées à leur région par des érudits aussi entreprenants qu'oubliés. Et une foule de publications savantes souvent inaccessibles : de la *Revue des traditions populaires* aux très modestes *Cahiers de sorcellerie* ronéotés à Vincennes, en passant par les bulletins de la Société ethnographique du Gard, de la Société scientifique et littéraire des Hautes-Alpes, de la Société archéologique et de statistique de la Drôme ; sans oublier la *Revue celtique*, *Wallonia* ou la *Revue de linguistique*.

Cette moisson noire — remplie de visions terrifiantes ou monstrueuses, d'imprécations, envoûtements et prières de protection, de remèdes magiques ou d'antidotes permettant à des saints, voire à des paysans matois, de bafouer ou d'anéantir le Diable — a été ordonnée autour de quatre axes qualifiés par l'auteur de « Brasiers ». Le premier Brasier recense les incarnations, déguisements et impostures du Malin : en bouc noir, bien sûr, mais aussi en chèvre rouge, crapaud, poisson de forte taille, en violoneux, et même en prêtre !

Le deuxième Brasier concerne ses suppôts, auxiliaires, et leurs accessoires : sorciers, grimoires, mais aussi ermites aux trois péchés, chèvre d'or, homme au mauvais œil.

Le troisième Brasier traite des métamorphoses, malédictions et dégénérescences engendrées par le Diable : la dame changée en truie, l'évêque en chien, l'arbre bruissant, les loups-garous, la mort qui vient faire son choix à Noël, les corbeaux de la Toussaint, la petite vieille qui intervient, la gifle du mort, le souper du fantôme.

Le quatrième Brasier, par opposition aux précédents, compose une image réductrice du Diable en proposant toute une panoplie de recettes pour contrecarrer ou contester ses pouvoirs. Par exemple lorsqu'il réclame l'âme du premier passant sur le pont qu'il a construit et reçoit un

chat, un chien et un lièvre, ou lorsqu'il est dupé par l'une de ses propres filles amoureuse d'un humain.

Même lorsque Seignolle le montre triomphant ou dans sa toute-puissance, le Diable des campagnes (celui auquel toute la France profonde croyait) n'atteint jamais la dimension sublime imaginée par les romanciers et poètes qui feignaient de croire en lui. Goethe, M.-G. Lewis (l'auteur du *Moine*), les romantiques ont fait de Satan l'expression d'un contre-pouvoir ténébreux capable de s'opposer à celui qui a créé le monde. Le Diable des simples gens, phonographié par Seignolle, ne ressemble guère au révolté ricaneur juché sur des sommets métaphysiques pour défier l'Éternel et qui provoque chez les intellectuels une réprobation nuancée d'une discrète admiration.

Le Diable des campagnes n'est pas réprouvé, il est *craint* en raison de la capacité de nuisance qu'il introduit dans les petites choses de la vie quotidienne des humbles. Pour les cultivateurs solognots, picards ou auvergnats, qui ne se préoccupent pas de savoir s'il est le challenger de Dieu ou son éboueur zélé, s'il est un réprouvé sans rémission ou un loyal exécuteur des basses œuvres espérant son pardon à la fin des temps, le Diable, en dépit des aspects terrifiants dont il s'affuble, est un personnage incommode et familier, auquel il faut payer tribut. Quitte à obtenir de lui les moins mauvaises conditions possibles. En y mettant le prix ou, au contraire, en recourant à certaines recettes ou précautions, on peut, tel un maquignon sur un champ de foire, traiter avec lui sur le marché des maléfices. Il est même possible, avec le concours de saints aguerris, ou par la vertu d'authentiques reliques, de se jouer de lui ou de le chasser.

Ce Malin adapté aux structures d'une pensée rurale est en définitive plus crédible et plus menaçant que le rebelle hautain et lointain mis en scène par romanciers et poètes et opérant dans une dimension étrangère aux campagnards. Ce Diable de tous les jours, plus accessible au commun des mortels que le rebelle métaphysique, explique la formidable méprise dont Seignolle a été la victime (amusée), si l'on en croit l'italien Massimo Introvigne. Dans son livre, paru en français en mai 1997 sous le titre *Enquête sur le satanisme*, il écrit à propos de Seignolle :

« Dans le milieu de l'ésotérisme et de l'occultisme parisiens, il s'amusait à se donner d'étranges airs de mage traditionnel de campagne tombé par hasard dans la grande ville. Ses propres amis se demandaient s'il croyait vraiment à l'efficacité des évocations diaboliques et des philtres magiques, dont lui parlaient ses informateurs de campagne, et qu'il rassemblait dans ses livres de folklore, ou bien s'il s'agissait de poses paradoxales de savant plongé dans le sujet.

« Quoi qu'il en fût, quand certains occultistes turinois demandèrent à leurs homologues parisiens [...] qui pourrait leur fournir des informations sur des initiations "diaboliques", le nom de Seignolle fut le seul à être prononcé. Il semble que la rencontre fatidique ait eu lieu vers 1969

et que Seignolle, toujours ambigu, et paradoxal, l'ait décrite à des amis parisiens comme une cérémonie pour rire. Mais pour leur part, les occultistes turinois s'en revinrent en Italie, persuadés d'avoir été initiés dans une très ancienne organisation satanique. Depuis lors, ils se réfèrent à Seignolle, par opposition à La Vey, comme à l'authentique "pape de Satan".» Et l'auteur d'ajouter en note : «Je remercie plusieurs amis parisiens, qui préfèrent rester anonymes, de m'avoir rapporté des anecdotes inédites sur Claude Seignolle et sur ses rapports avec le groupe de Turin.» Voilà des «amis» qui ne risquent pas de démentir M. Introvigne.

Si Seignolle a rencontré, pour les besoins de ses enquêtes, des sorciers de village — sans pour autant croire à leurs pouvoirs — il n'a en revanche jamais fréquenté les «milieux de l'ésotérisme et de l'occultisme parisiens». C'est à la lecture de Massimo Introvigne qu'il s'est découvert souverain pontife d'une «Église de Satan» turinoise dont les disciples ont pris pour paroles... d'Évangile les recettes magiques qu'il avait collectées. Seignolle raconte avec humour que c'est la deuxième fois qu'on le prend pour un sataniste possesseur de secrets et recettes magiques à l'efficacité indiscutée.

Lors de ses dernières enquêtes sur le terrain, dans les années cinquante, il réussit à approcher un Solognot dont la rumeur affirmait qu'il détenait un grimoire. Après quelques réticences convenables, le sorcier finit par lui montrer le recueil de recettes magiques où il avait coché celles qui «marchaient à 100 %» et d'autres, un peu moins efficaces. Dans le bouquin fatigué et plutôt terreux, Seignolle eut la surprise de reconnaître son livre *En Sologne* (1945). Mais il eut la gentillesse de ne pas le dire au propriétaire de ce précieux trésor.

Pour celui qui ne demande qu'à croire, *Les Évangiles du Diable* constituent, par l'abondance et l'exhaustivité des informations, un manuel très complet de recettes pour déjouer le mauvais sort ou pour composer avec le Malin, son responsable.

Dans l'histoire des superstitions populaires, il existe un seul ouvrage comparable aux *Évangiles du Diable*, c'est le recueil du *Grand* et du *Petit Albert*, qui les complète dans le présent volume. Composé au XIII<sup>e</sup> siècle sous la dictée de la voix populaire, *Le Grand Albert* a connu jusqu'à l'invention de l'imprimerie une diffusion manuscrite : soixante exemplaires calligraphiés ont été retrouvés.

Moins étendu que la compilation réalisée par Claude Seignolle, *Le Grand Albert* date d'une époque où une inquisition vigilante menait les accusations de sorcellerie à une prompte et tragique conclusion. C'est pourquoi le Diable n'apparaît jamais dans ce manuel de sorcellerie pratique. Alors que, omniprésent dans la compilation de Seignolle, il authentifie par son intervention les recettes magiques le concernant.

Fruits d'une enquête menée des années trente aux années cinquante, *Les Évangiles du Diable* constituent la dernière grande contribution de

Seignolle à l'ethnographie française. Désormais, au lieu de recueillir des contes populaires, il en écrit lui-même. En 1944, rapatrié sanitaire à la suite de trois ans et demi de captivité en Allemagne, il vit reclus dans une ferme de Sologne. Après avoir mis au point deux ouvrages à paraître l'année suivante, *En Sologne* et *Les Fouilles de Châtenay et Robinson*, il passe le mois d'août à rédiger son premier roman, *Le Rond des sorcières*.

Cinquante ans plus tard, il le qualifie, avec une nuance péjorative, de « roman ethnographique ». Il est vrai que *Le Rond des sorcières* est une sorte de mise en fiction de procédés magiques que révéleront plus tard *Les Évangiles du Diable*. Mais il a su aussi peindre avec conviction le cadre perdu d'un village solognot du début du siècle, et l'atmosphère empoisonnée d'une ferme dont les habitants sont victimes d'envoûtements auxquels certains d'entre eux ne sont pas étrangers.

Le roman suivant, *Marie la Louve* (1947), prend déjà des libertés avec les données de l'ethnographie tout en introduisant un thème qui va prospérer dans l'imaginaire seignollien : celui du loup. La jeune Marie est réputée tenir de ses ancêtres le don de guérir les morsures de loups ; et donc soupçonnée d'accointances avec eux. Ici intervient l'originalité de Seignolle par rapport aux données du folklore. Contrairement à toute la tradition, Marie ne croit pas à ce don et le refuse. Jusqu'au jour où elle est sommée de l'exercer pour sauver le jeune paysan qu'elle aime. En guise de remerciements pour avoir arraché leur fils à la mort, les parents de Martin la dénoncent comme loup-garou et sorcière.

La même situation paradoxale affecte l'héroïne de *La Malvenue* (1952). Comme ce titre l'indique elle est mal acceptée et soupçonnée de noirs desseins qu'elle accomplira par le feu, malgré elle, poussée par les autres à s'adonner au Mal qui lui était pourtant étranger.

*Le Diable en sabots* (1959) procède d'un souvenir d'enfance : l'image d'un forgeron colossal qui avait terrifié l'auteur. Seignolle se divertit en laissant croire aux personnages du roman que le nouveau forgeron n'est autre que le Diable ou l'un de ses suppôts, qui s'est arrêté dans leur village pour y faire régner le Mal. En réalité, c'est leur hostilité qui pousse ce personnage, d'essence diabolique ou non, à se comporter comme ils le redoutaient.

En 1960 deux romans courts, *Le Gâloup* et *Le Chupador*, vont confirmer l'originalité de l'auteur ; il renouvelle avec brio des thèmes aux conventions pourtant contraignantes : celui du loup-garou et celui du vampire. Dès 1958, Seignolle s'est complètement libéré du folklore avec *Le Bahut noir*. Par son cadre urbain : l'île Saint-Louis, et par la nature de la malédiction. Elle n'a plus pour origine l'homme ou le Diable, mais un meuble maléfique qui perturbe son propriétaire. Ce qu'autrefois on aurait appelé une possession se traduit par un dédoublement de personnalité accompagné d'une abolition de l'espace-temps. Dans le présent, Philippe se conduit comme le docteur Jekyll ; et dans le passé, comme M. Hyde.

Ce premier essai, très réussi, de fantastique urbain a été suivi en 1959 par *La brume ne se lèvera plus*, situé dans ce qui deviendra le quartier de prédilection de l'auteur : autour de l'église Saint-Merri. Dépouillée de tous les artifices du fantastique, l'histoire baigne dans une atmosphère nervalienne de rêve éveillé, entourant l'enquête d'un personnage à la recherche d'une femme disparue et qu'il croit reconnaître dans une autre.

En même temps qu'il élargit sa thématique, Seignolle renouvelle sa technique narrative. Passant du roman à la nouvelle (*Le Gâloup, Le Chupador*), il nous invite à comparer ces changements de dimensions dans son premier recueil *Un corbeau de toutes couleurs* qui regroupe deux romans courts (*Le Diable en sabots, Le Bahut noir*) et quatre nouvelles. La préface de Lawrence Durrell définit bien la position très originale de l'auteur dans la littérature fantastique contemporaine.

« Tout ce qu'il crée porte la marque d'une sorte de *seignollisme* ; empreinte d'un tempérament tout à la fois curieux, poétique et réaliste, et il a accompli l'étrange exploit de capturer dans les rets d'une prose souple, vivante et naturelle, les démons, loups-garous et autres vampires que ses recherches d'érudit lui ont fait découvrir. Il les tient fermement sous sa plume, et ils se débattent en vain dans l'univers littéraire où notre auteur les a transportés. Ils apparaissent dès lors comme des réalités troublantes, et l'attitude que le romancier adopte envers eux est si positive que le lecteur, comme l'auteur lui-même sans doute, ne peut s'empêcher de croire à leur existence. »

Durrell ne s'est pas contenté de donner à Seignolle une belle préface, il lui a donné aussi un bon conseil : écrire des contes au lieu de romans. Conseil judicieux : le fantastique est fondé sur une rupture, une intrusion brutale du surnaturel qui ne supporte pas l'étalement ou la dilution. Le choc est d'autant plus fort qu'il se produit dans un espace-temps concentré. Seignolle ne l'ignorait pas : ses romans sont des romans courts. Le fantastique y apparaît sous forme d'incidents brefs dans une fresque sociale ou familiale et dans une atmosphère ambiguë destinée à retenir l'attention du lecteur. Pour conserver celle-ci, dans *La brume ne se lèvera plus*, où le fantastique tient à l'ambiance et non à l'événement, l'auteur a donné au récit la structure d'un roman policier.

Par contre, la structure de *L'Âme boiteuse* (nouvelle figurant en 1962 dans *Un corbeau de toutes couleurs*) permet à l'auteur de la scinder en cinq contes distincts (*Les Âmes aigries, L'Âme boiteuse, La Huche, Huppe et Pupuler, Désirée la sangsue*) qui réapparaîtront dans les soixante-huit contes parus de 1964 à 1974.

C'est le changement d'outil narratif, l'adoption d'un certain laconisme qui vont procurer à l'auteur la reconnaissance d'un large public. Dans chacun de ces nouveaux types de récit, le fantastique concentré dans un espace bref explose tel un cocktail Molotov. L'horreur libérée sans

précautions oratoires se projette avec une brutalité fulgurante anesthésiant la raison du lecteur qui adhère sans résister à la réalité du surnaturel.

Qu'ils se situent dans un décor urbain ou rural, qu'ils empruntent ou non les accessoires de la peur au patrimoine oral révélé par la recherche ethnographique, ces contes déplorent une horreur qui les dépasse en virulence. Le Bestiaire regroupé dans *Les Évangiles* est beaucoup plus fréquentable que celui des contes. Dans *Désirée la sangsue*, *Les Deux Plumes*, *Le Chien pourri*, *Le Hupeur*, *Les Âmes aigries*, *Les abeilles sont susceptibles*, les « âmes aigries » des limaces, des rats, des sangsues composent un zoo de l'épouvante dont seule l'ironie d'un chat (*Celui qui s'y frotta*) tempère la répugnance qu'il inspire. Les rats de *L'Âme boiteuse* et du *Marchand de rats* font autant penser à Lovecraft qu'à Edgar Poe. Au près de la répulsion que ces animaux subalternes inspirent, les loups du *Gâloup*, de *Marie la Louve*, de *La Morsure de Satan*, d'*Une veillée* engendrent une terreur non dépourvue d'une certaine noblesse. La référence au nazisme dans *Ce que me raconta Jacob* permet à l'auteur de moderniser de façon magistrale le thème inamovible du loup-garou. Tout comme il avait transposé dans l'actualité contemporaine le thème, lourdement grevé de servitudes, du vampirisme dans *Pauvre Sonia*. Et de façon plus élégante encore dans le milieu cultivé du *Chupador*.

Bien avant que le lecteur n'en devine la nature, le style dru et sensuel de Seignolle parvient à lui faire sentir la moisissure, voire la décomposition avancée, de charognes animées affranchies de l'obligation de se conformer à la tradition des esprits désincarnés, aseptisés et proprement vêtus de blanc (*L'Auberge du Larzac*, *L'homme qui ne pouvait mourir*, *Les Âmes aigries* et surtout *La Huche*).

Par leur nature de fenêtres entrouvertes sur d'autres espaces temporels qui interfèrent avec le présent, *L'Exécution*, *Et si c'était*, *Le Bahut noir*, *Huppe et Pupuler*, *L'homme qui ne pouvait mourir*, *Delphine* appartiennent à une veine sophistiquée du fantastique contemporain. Ils intègrent aussi bien les dédoublements de la personnalité et autres enseignements de la psychanalyse, la quatrième dimension chère à Jean Ray, les miroirs et labyrinthes circulaires de Borges.

Cette volonté d'accréditer un fantastique moderniste compatible avec les structures mentales d'une société pré-atomique ne rend pas pour autant Seignolle ingrat à l'égard du folklore dont il réinvestit l'héritage. Le Diable qui l'a aidé à passer en douceur de l'œuvre savante à l'œuvre rêvée est accueilli par ses représentants (*Lou Siblaire*, *Le Dormeur*). Ou en personne : *Les Chevaux de la nuit*, *Le Dernier Visiteur*, *Pris entre Dieu et Diable*, *Le Diable dans la tête*, *Retour à Tiburiac*. Il est dépouillé des oripeaux d'épouvantail destinés à impressionner les simples gens d'autrefois, mais inutiles à l'égard d'un public qui, par convention et en congé de la foi chrétienne, ne conteste pas sa puissance. Dans *Le Millième Cierge*, le Malin apparaît sous les traits d'un bedeau ou d'un

chaisier décati. « C'était un homme très âgé au visage long et osseux portant un loup d'ombre ; sa maigreur à laquelle un pantalon raide et une redingote de drap noir, épais, servaient apparemment de chair, me frappa tout de suite si bien que je me fis la réflexion que, sans ces vêtements opportuns, il lui serait sans doute impossible de se tenir debout... »

Mais la trouvaille, dans *Le Faucheur*, est de transformer le Diable en auto-stoppeur discrètement muni d'une lame de faux recouverte de toile. Seignolle est sur la même longueur d'onde que Mac Orlan, rénovateur, comme lui, du fantastique. Selon l'auteur du *Quai des brumes*, le Diable est beaucoup moins terrifiant lorsqu'il tient sabbat sur la lande que s'il apparaît dans la banlieue de Paris sous la forme d'un réparateur de bicyclettes.

Dernier clin d'œil amical de Seignolle envers le folklore, le recours au thème du transfert des maladies aux hommes (*Le Dormeur* qui « endort » les maladies à son détriment) ; aux animaux. Et même aux végétaux : *Une santé de cerisier*, *Le Venin de l'arbre...*

Il y aurait beaucoup plus à dire sur une œuvre qui a peu excité les tam-tams des médias, bien qu'elle ait touché, de livres de poche en clubs du livre, quelque trois millions de lecteurs. Notre propos était seulement de souligner la filiation directe existant entre le collectionneur de la mémoire populaire et le romancier d'imagination.

Il écrivait en 1945 dans *Le Rond des sorciers* : « La magie a survécu aux exécutions et aux bûchers. Maintenant en plein xx<sup>e</sup> siècle, elle triomphe comme jamais et cette sorcellerie n'est pas toujours entre les griffes du Diable mais des humains, et si l'homme méchant vaut dix satans, l'homme crédule subit dix peurs qui risquent de le rendre mauvais comme vingt diables. »

Seignolle a parfaitement mesuré la toute-puissance de la peur et les ravages maléfiques qu'elle inspire à celui qu'elle oppresse. En empruntant le ressort dramatique de la peur à la parole populaire en voie d'extinction pour la pérenniser à l'abri du temps dans l'écrit, Claude Seignolle apparaît comme le Viollet-le-Duc des châteaux de la peur.

F. L.

## Table des matières

---

Préface générale de Francis Lacassin . . . . .	VII
--	-----

### LES ÉVANGILES DU DIABLE SELON LES CROYANCES POPULAIRES

Préface de Claude Seignolle . . . . .	5
---------------------------------------	---

#### PREMIER BRASIER

##### *Présentation du Diable*

Le Diable en homme (19). Le Diable en animal (53). Diablotins, esprits et autres comparses (68). Le Diable et autres monstres infernaux (85). Le Diable en divers autres aspects (94). Ses empreintes et quelques signes particuliers (97). Ses goûts et ses colères (106). Ses noms et âges (115). Où le rencontre-t-on ? (125). La dualité entre Dieu et le Diable (155). Les actes irrespectueux (161). Petit bestiaire du Diable (168).

#### DEUXIÈME BRASIER

##### *Les suppôts du Diable*

Pactes et signataires (179). Sorcières et sorciers (206). Les meneurs de loups (232). Métamorphoses des sorciers (247). Manière de reconnaître les sorciers (249). Passer le don (251). Châtiment et mort des sorciers (252). Grimoires et carnets de secrets (256). Sabbats (277). Possessions (302). Imprécations et mauvais sort (309). Envoûtements et autres maléfices (324). Protections, exorcismes et conjurations (340). « Voir » le sorcier coupable et se venger (353). Remèdes et procédés magiques (358). La magie sexuelle populaire (378).

#### TROISIÈME BRASIER

##### *Damnations et Enfer*

Punitions (431). Métamorphose de damné en animal (435). En arbre (445). Les loups-garous (446). Présages de mort, intersignes, avisions et visions

(463). Les âmes (486). Les revenants (511). Les morts malfaisants (548). Les lavandières de nuit (557). L'Enfer (562). Prières populaires de protection contre l'Enfer (586).

#### QUATRIÈME BRASIER

##### *Le chemin de croix du Diable*

Le Diable et les saints (591). Le Diable constructeur (604). Le Diable dupé (611). Le Diable mis à toutes les sauces (629). Le Diable en son château (637). Le Diable dans le sac (654). Les morts du Diable (668).

### LE GRAND ET LE PETIT ALBERT

Mise en garde en guise de préface . . . . . 679

#### LES ADMIRABLES SECRETS D'ALBERT LE GRAND

Épître . . . . . 687  
Avis au lecteur . . . . . 691  
La pensée du Prince des philosophes . . . . . 693

#### LIVRE PREMIER

De la génération de l'embryon (695). De quelle manière se forme le fœtus (697). Des influences des planètes (702). Comment s'engendrent les animaux imparfaits (704). De la sortie du fœtus (706). D'un monstre de la nature et comment il se forme (709). Des signes de la conception. — Des marques pour connaître si une femme est enceinte d'un garçon ou d'une fille (712). La manière de connaître quand une fille a perdu sa virginité (713). Des signes de la chasteté et le venin que les vieilles femmes communiquent aux enfants par leurs regards (714). Du défaut de la matrice (715). Des empêchements de la conception et d'où ils viennent (716). De la nature et de la digestion du sperme (718).

#### LIVRE SECOND

De la vertu de quelques herbes (720). Des vertus de certaines pierres (726). Des vertus de certains animaux (733). Table des astres et des planètes (739). Traité des merveilles du monde par Albert le Grand (741).

#### LIVRE TROISIÈME

Dans lequel on parle des secrets merveilleux et naturels (754). Traité des vertus et propriétés de plusieurs sortes de fientes (757). Secrets éprouvés pour manier plusieurs métaux (770).

## LIVRE QUATRIÈME

Traité de la physionomie (775). Des jours heureux ou malheureux (792). De la qualité des fièvres malignes (797).

SECRETS MERVEILLEUX  
DE LA MAGIE NATURELLE ET CABALISTIQUE  
DU PETIT ALBERT

Avertissement qu'il faut lire ..... 809

## LE TRÉSOR DES MERVEILLEUX SECRETS

De l'amour réciproque de l'homme et de la femme. (812). Contre le charme de l'aiguillette nouée. — Pour nouer l'aiguillette. — Pour modérer le trop grand désir de l'action de Vénus chez la femme. — Contre les aiguillons de la chair et pour vivre chastement. (816). Pour connaître si une jeune fille est chaste ou si elle a été corrompue et a engendré. — Pour réparer le pucelage perdu. — Pour empêcher que la femme puisse paillarder avec quelqu'un (817). Pour rétablir la peau ridée du ventre des jeunes femmes après plusieurs accouchements. — Pour faire voir aux filles ou veuves durant la nuit le mari qu'elles doivent épouser. (818). Pour les garçons et hommes veufs qui voudront voir en songe les femmes qu'ils épouseront. — Pour se garantir du cocuage. — Pour faire danser une fille en chemise. — Pour être fortuné dans les jeux d'adresse et de hasard (819). Pour s'enrichir par la pêche des poissons (820). Pour empêcher que les oiseaux ne gâtent les semailles en mangeant le grain. — Pour prendre un grand nombre d'oiseaux (821). Pour conserver et multiplier les pigeons. — Contre l'incommodité que l'on peut recevoir des chiens (822). Contre l'incommodité que l'on peut recevoir des loups (823). Contre l'ivresse du vin. — Pour rétablir le vin gâté (824). Pour faire promptement d'excellent vinaigre. — Pour faire des vins de liqueur (825). Pour faire en peu de temps de l'hypocras excellent. — Pour faire la véritable clairette d'Arménie (826). Pour avoir des melons doux, sucrés et de bonne odeur. — Pour avoir de beaux raisins mûrs au printemps. — Pour faire croître et multiplier le froment. — Pour empêcher les semailles et moissons d'être gâtées par les bêtes (827). Pour savoir si les semences seront abondantes l'année prochaine. — Contre les maladies et autres accidents qui nuisent à la vie de l'homme (828). Les talismans de Paracelse. — Talisman ou sceau du Soleil, au dimanche (829). Talisman ou sceau de la Lune, au lundi. — Talisman ou sceau de Mars, au mardi (831). Talisman de Mercure, au mercredi (832). Talisman de Jupiter, au jeudi. — Talisman de Vénus, au vendredi (833). Talisman de Saturne, au samedi. — Manière de fixer le mercure pour en former des plaques à faire les talismans (834). Pour construire d'autres talismans avec les caractères que les anciens cabalistes ont appropriés aux sept planètes (836). Oraison des Salamandres (838). Parfum du dimanche, sous les auspices du Soleil. — Parfum du lundi, sous

les auspices de la Lune. — Parfum du mardi, sous les auspices de Mars. — Parfum du mercredi, sous les auspices de Mercure (840). Parfum du vendredi, sous les auspices de Vénus. — Parfum du samedi, sous les auspices de Saturne (841). Tromperie de la mandragore artificielle (844). Autre tromperie par la tête de saint Jean (845). Subtilités naturelles qui ont quelque chose qui donne de l'admiration (846). — De la main de gloire, dont se servent les scélérats voleurs pour entrer dans les maisons, de nuit, sans empêchement (847). Autre, pour rendre un homme ou une femme insensibles à la torture, en sorte qu'on ne pourra rien tirer de leur confession (848). Onguent par le moyen duquel on peut s'exposer dans le feu sans être brûlé. — Pour l'eau ardente, qui sert à une infinité de grandes opérations (849). Pour faire le terrible feu grégeois. — Pour avoir la paix (850). Secret de la jarretière pour les voyageurs. — Secret du bâton du bon voyageur (851). Secret pour faire faire à un cheval plus de chemin en une heure qu'un autre n'en pourra faire en huit heures. — Pour rendre doux un cheval qui est furieux. — Pour faire tomber un cheval comme s'il était mort. — Pour se rendre invisible par le moyen d'un anneau (852). Pour n'être point trompé et fasciné par l'anneau d'invisibilité (853). Pour faire d'autres anneaux mystérieux sous les auspices des sept planètes qui attirent leurs influences à ceux qui les portent (854). Quel a été le sentiment des sages philosophes au sujet des talismans et figures mystérieuses (856). Manière de faire la véritable eau céleste. — Propriétés presque miraculeuses de l'eau céleste (860). Propriétés de l'huile de baume qui est extraite du marc de l'eau céleste. — Baume excellent pour se garantir de la peste (861). Pour faire tomber les dents pourries sans douleur. — Pour guérir les arquebusades et autres plaies, tant vieilles que nouvelles, sans onguent ni charpie (862). Pour guérir l'entorse au pied et autres maux (863). Des mandragores (865). Explication de deux talismans (868). De la poudre de sympathie pour la guérison des plaies. — Pour faire l'or artificiellement (869). Pour faire de l'or de vie, ou précipité d'or (875). Pour dissoudre l'or avec une grande facilité (876). Pour changer le plomb en or fin. — Pour donner à l'étain le son et la dureté de l'argent sans qu'il soit friable (877). Pour faire le borax propre à fondre l'or (878). Pour contrefaire les véritables perles d'Orient, de telle grosseur que l'on voudra qu'elles soient (880). Pour faire du musc qui sera jugé aussi exquis que le naturel oriental. — Pour falsifier l'ambre gris (881). Composition de pastilles excellentes pour parfumer agréablement une chambre. — Pour ramollir l'ivoire et le rendre propre à être jeté en moule. — Pour rompre des cordes neuves avec une herbe (882). Pour rompre facilement une barre de fer. — Anneau mystérieux pour guérir du mal caduc. — Merveilleux talismans contre les poisons et bêtes venimeuses (883). Explication des quatre autres talismans dont on donne ici les modèles gravés. — Pour faire la véritable eau de la reine de Hongrie (884). Plusieurs manières de faire des eaux excellentes, pour ôter les boutons du visage et bien nettoyer la face, tant de l'homme que de la femme. — Pommade exquise pour embellir le visage sans craindre que dans la suite elle roussisse (886). Composition d'une savonnette pour le visage et pour les mains, qui rend agréable la personne qui s'en sert. — Pour faire de la bonne eau d'ange qui embaume par son agréable

odeur (887). Lumière qui a rapport à la main de gloire, pour endormir tous ceux qui sont dans la maison (888).

## LES SECRETS

Pour faire le cadran ou boussole sympathique par lequel on pourra écrire à un ami éloigné (889). Pour faire porter un fusil au double de son ordinaire. — Manière de faire un sirop pour conserver la vie (890). Pour augmenter le savon. — Pour augmenter le safran. — Pour augmenter du poivre pilé de la moitié (891). Pour augmenter la cire blanche. — Pour augmenter le musc, gardez le secret. — Pour la teinture des cheveux, lorsqu'ils sont trop ardents et pour les plumes blanches, lorsqu'elles sont tachées. — Vernis d'or, admirablement beau, ayant autant et plus d'éclat que la véritable dorure, durant aussi longtemps (892). Contre la gravelle, pour la guérir et empêcher qu'elle n'augmente. Recette éprouvée. — Pour nettoyer les dents et les gencives et faire croître la chair. — Contre la mauvaise haleine. — Pour la fièvre tierce et quarte. — Secrets merveilleux pour se conserver toujours en santé. — Pour connaître si un malade vivra ou mourra (893). Pour se préserver de la goutte. — Pour les fistules. — Pour laver les taches de la petite vérole. — Pour la pierre de la vessie. — Aux douleurs de coliques. — Pour la difficulté d'uriner (894). Pour l'hydropisie. — Pour les douleurs d'estomac (895).

## DOCUMENTS

réunis par Francis Lacassin  
CLAUDE SEIGNOLLE VU PAR...

Arnold Van Gennepe . . . . .	899
Edmond Locard . . . . .	906
Albert-Marie Schmidt . . . . .	910
Hubert Juin . . . . .	914
Jean Ray . . . . .	919
Thomas Owen . . . . .	921
Antoine Faivre . . . . .	923
Serge Hutin . . . . .	927
Lawrence Durrell . . . . .	929
Marcel Allain . . . . .	931
Jacques Bergier . . . . .	933
Marcelle Delpastre . . . . .	936
Sources des <i>Évangiles du Diable</i> . . . . .	947
Bibliographie de Claude Seignolle, par Francis Lacassin . . . . .	1005
Index des lieux . . . . .	1011

ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR  
LES ÉDITIONS ROBERT LAFFONT  
SUR BOOKOMATIC  
MAURY EUROLIVRES S.A.  
45300 MANCHECOURT

*Imprimé en France*

DÉPÔT LÉGAL : MARS 1998

N° ÉDITEUR : L 08508

Depuis sa première intervention, sous le pommier du jardin d'Éden, le Diable n'a cessé de hanter les hommes. Poètes et romanciers en ont fait un éboueur de Dieu ou, au contraire, un Prométhée foudroyé pour avoir voulu partager avec l'homme le secret de la Connaissance.

Claude Seignolle s'est attaché au point de vue de l'homme de la France des campagnes. En vingt-cinq ans d'enquêtes sur le terrain, il a traqué l'image du Diable conservée par l'imagination populaire, celle d'un personnage terrifiant et familier obstruant souvent la vie des simples gens et auquel on ne peut éviter de payer tribut, quitte à marchander les moins mauvaises conditions possibles. Catalogue exhaustif des ruses et déguisements du Malin et de ses suppôts, et manuel de recettes pour se prémunir contre le mauvais sort, *Les Évangiles du Diable* forment la somme la plus complète à ce jour sur la présence de l'esprit du Mal dans la France profonde. Capital sur le plan ethnographique, son livre constitue sur le plan littéraire les *Mille et Une Nuits* de la légende du Diable.

Seignolle s'en souviendra quand le romancier succèdera chez lui au collectionneur de la mémoire populaire. Ces *Évangiles* noirs sont complétés par les secrets merveilleux du *Grand* et du *Petit Albert*, véritables traités de magie pratique et de pharmacopée quotidienne dont l'autorité, sinon l'efficacité, a prévalu pendant sept siècles.

FRANCIS LACASSIN



1050 pages  
159 F

BOUQUINS